

Études littéraires africaines

ADESANMI (Pius), *Who Owns the Problem ? Africa and the Struggle for Agency*. Préfacé par Kenneth W. Harrow et Toyin Falola. East Lansing (MI) : Michigan State University Press, coll. African humanities and the arts, 2020, xxvi-181 p. – ISBN 978-1-611-86355-0



Suzanne Gasster-Carriere

Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087076ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087076ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gasster-Carriere, S. (2021). Compte rendu de [ADESANMI (Pius), *Who Owns the Problem ? Africa and the Struggle for Agency*. Préfacé par Kenneth W. Harrow et Toyin Falola. East Lansing (MI) : Michigan State University Press, coll. African humanities and the arts, 2020, xxvi-181 p. – ISBN 978-1-611-86355-0]. *Études littéraires africaines*, (52), 193–194. <https://doi.org/10.7202/1087076ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ADESANMI (Pius), *Who Owns the Problem ? Africa and the Struggle for Agency*. Préfacé par Kenneth W. Harrow et Toyin Falola. East Lansing (MI) : Michigan State University Press, coll. African humanities and the arts, 2020, xxvi-181 p. – ISBN 978-1-611-86355-0.

Le présent volume rassemble une collection de conférences et d'interventions présentées par le regretté Pius Adesanmi (décédé en 2019 dans un accident d'avion) à l'occasion de colloques universitaires ou de congrès d'entrepreneurs, entre 2011 et 2014. Ces textes sont publiés tels que l'auteur les a présentés, en ménageant la part de spontanéité et le caractère parfois très personnel de ses prises de parole. Chacun met en relief la capacité dont dispose l'Afrique pour prendre sa destinée en main. L'« agencivité » prêtée au continent n'est cependant pas posée comme une donnée mais, ainsi que le titre l'indique, comme une « lutte », dont le premier objectif est de définir quels seraient les problèmes proprement africains. Les chapitres successifs de l'ouvrage reviennent ainsi sur les multiples facettes des liens de dépendance entre Afrique et Occident. Plusieurs interventions s'attachent notamment à l'omniprésence du Fonds Monétaire International et à son pouvoir d'intervention : cet organisme est incarné à la fois par la figure de Christine Lagarde (directrice générale du FMI depuis 2011) et par un objet plus étonnant : la jeep Toyota Prado blanche, dont l'auteur fait le symbole de ce qu'il nomme la « jeepologie postcoloniale », désignant ainsi métonymiquement toutes les agences spécialisées dans l'apport d'une aide étrangère, lesquelles contribuent selon lui à entretenir la dépendance africaine. Une autre métaphore est récurrente dans cette anthologie : celle des « prétendants » de l'Afrique (p. 101-114) et de la « dot » qu'il lui appartiendrait donc de verser (p. 101-115) : l'auteur évoque par ce biais une dialectique de la force et de la séduction, qui dure selon lui depuis plus de cinq siècles. L'Afrique aurait-elle cédé trop facilement à un beau parti ou a-t-elle au contraire été forcée ? Telle est la question que Pius Adesanmi s'efforce de résoudre. Un traitement particulier est également accordé à « l'industrie mondiale des œuvres charitables » et des ONG, que l'auteur décrit, en s'attachant cette fois à la figure médiatique d'Emma Watson, comme une variante du besoin ressenti par l'Occident de créer une altérité qui lui renvoie une image valorisante de lui-même. Les « amoureux par vocation » de l'Afrique profitent ainsi d'une énorme diffusion médiatique qui célèbre leur générosité (p. 105). Ces reconnaissances médiatiques, parfois couronnées par des prix prestigieux, accordent une possibilité de renommée et de revenu, avec laquelle les ressources africaines ne peuvent rivaliser (p. 113, 152). Pius Adesanmi propose en réponse une analyse de la dialectique colonialiste et conclut que l'« Afrique n'a pas été capable de se vendre culturellement à l'Africain » (p. 10).

Les derniers chapitres traitent enfin de la littérature contemporaine et offrent un intéressant contrepoint à la vision d'une Afrique en échec (« Face Me, I Book You : Writing Africa's Agency in the Age of the Netizen » ; « What does (Nigerian) Literature Secure ? » et « Post-Centenary Nigeria : New Literatures, New Leaders, New Nation »). Plaidant en faveur d'une littérature africaine dont l'authenticité ne se mesure pas à l'aune des exigences des éditeurs occidentaux et ne consiste pas en une « reproduction mécanique », dont il emprunte la référence à Walter Benjamin, P. Adesanmi s'intéresse dans le premier texte à la possibilité d'une littérature nouvelle, qui s'ouvrirait à des formes inédites, empruntées notamment aux réseaux sociaux : il invoque à ce propos les travaux du Nigérian Ikhide Ikheloa et cite l'exemple du roman d'Adaobi Tricia Nwaubani consacré aux arnaques numériques (*I Do Not Come to You by Chance*). Le conférencier rappelle à cette occasion que les lettres d'arnaque en question (dites « 419 » en référence à l'article du Code Pénal nigérian qui leur est consacré) ont fait l'objet d'études qui les considèrent non seulement comme des marques de l'agentivité africaine, mais comme des œuvres à part entière. Où situer dès lors la limite entre réalité et fiction ? L'auteur laisse ouverte l'aporie de ce mode de narration sans frontières, porté par des écrivains sans identité fixe. Leurs milliers d'histoires seront-elles le nouveau Babel ? (p. 164) Offrent-elles la vision kaléidoscopique d'une Afrique grandeur nature ? L'article suivant pose la question de la sécurité que la littérature nigériane peut offrir à ses auteurs. La réponse est brève : une liste des morts et d'emprisonnés. À cette première liste s'en ajoute une seconde : celle des exilés et des expatriés. En dépit de ces constats (ou peut-être à cause d'eux), P. Adesanmi plaide pour l'importance de la littérature en Afrique et rappelle le « terrible pouvoir de vérité de la fiction » (p. 145), mais aussi sa capacité salvatrice, illustrée par Shéhérazade mais aussi, à en croire la légende, par les soldats zoulous dont les chants auraient « médusé » l'ennemi occidental. Peu importe, selon l'auteur, si les historiens rangent cet épisode dans le domaine de la légende : la guerre – comme toute crise existentielle – est mère de récits, et ce sont ces récits qui, à l'en croire, font et feront l'histoire.

Suzanne GASSTER-CARRIERE

BALSEIRO (Isabel), RAPOLA (Zachariah), eds., *The Passport That Does Not Pass Ports : African Literature of Travel in the Twenty-First Century*. East Lansing (MI) : Michigan State University Press, coll. African humanities and the arts, 2020, xx-196 p. – ISBN 978-1-611-86373-4.

Les éditeurs de la présente anthologie entendent nous offrir une nouvelle perspective, plus « afrocentrée », sur le thème récurrent du voyage en Afrique. Le titre, à la fois original et éloquent, du volume est dû au philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne : il contribue d'emblée à